

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Ce n'est pas chose aisée que d'avoir un *salon* par le temps qui court. Mais d'abord, qu'est-ce qu'un salon? C'est, disons-le, un terrain neutre où l'homme politique, le savant, le littérateur et l'artiste se rencontrent; où l'on a le droit de tout dire, hormis quelque chose d'ennuyeux! La présence des femmes et la nécessité de parler devant elles donne à la conversation un tour plus agréable, crée un échange d'idées plus délicates. — Il est reconnu depuis longtemps, nous disait dernièrement un aimable vieil ami, qu'en France seulement on sait causer, et la Française peut prendre sa large part du compliment. Admirablement douée pour la conversation, propre à répondre aux idées les plus élevées comme aux propos les plus légers, elle a toujours répliqué à tout.

Malgré cela, il n'y a presque plus de salons en France et la conversation se meurt... A qui la faute? — A l'amour exagéré de la toilette et aux exigences de certaines modes. Comment voulez-vous, par exemple, qu'une femme habillée dans le goût du jour puisse écouter avec intérêt un interlocuteur, fût-il le plus intéressant? Sanglée par les attaches des jupons, bridée par les draperies ou les écharpes de sarobe, la malheureuse n'a qu'un souci au monde, celui de se tenir en équilibre, dans une position convenable... sur le bord de sa chaise (les fauteuils sont interdits). La moindre émotion, la plus légère manifestation, lorsqu'elle est assise, romprait le charme...

qui retient l'équilibre d'une merveilleuse toilette, toute d'arrière-plan! Ce serait vraiment dommage: la gloire du... de la couturière en serait peut-être ternie, et, d'ailleurs, tout cela coûte si cher!...

En résumé, pour que les hommes de valeur fréquentent nos salons, sachons nous habiller de façon à pouvoir nous asseoir et les écouter sans autre préoccupation que de leur répondre à propos.

Ce n'est pas sans y avoir été un peu poussée que nous tenons

ce langage, nos lectrices peuvent en être convaincues; les hommes sont vraiment fatigués de la tournure actuelle des modes, et qui de nous n'a un père, un frère, un mari à contenter? Il ne s'agit, pour le moment, que de favoriser le rétablissement de la robe; on l'a bien adoptée pour les réunions de gala, pourquoi ne pas la prendre dans l'ordinaire de la vie? Cette forme simple ne convient pas seulement aux belles étoffes

de velours, de brocattelle, etc.; nous la trouvons aussi bien appliquée avec la simple sicilienne, le cachemire, ou n'importe quel autre lainage. Nous plaçons dans cet ordre d'idées la robe princesse, avec pli Watteau; la robe *baby*, toute plissée; la robe duchesse, c'est-à-dire à devants princesse et dos à basque derrière, avec traîne plissée; la robe Louis XV, à dos, petits côtés et traîne princesse, et devants d'une autre étoffe, encadrés par une garniture qui entoure également le haut du corsage derrière.

Voici, pour les femmes qui désirent changer l'aspect d'un corsage décolleté, une charmante combinaison: qu'il soit en velours, en faille ou en satin noir, il s'agit simplement de lui adjoindre une chemisette intérieure en tulle noir, crème ou blanc, plissé légèrement. Montante derrière et ouverte en carré devant, cette chemisette se termine en haut, derrière, par une ruche ou une bride qui serre le cou et se boutonne devant. C'est tantôt un velours, un ruban de couleur ou assorti au corsage, tantôt une

petite ruche, quelquefois l'un et l'autre, mais dans tous les cas étroit. Des manches très-courtes du corsage s'échappent des manches Louis XV en tulle semblable au précédent, froncées du haut et du bas, où elles forment un plissé à larges plis qui dépassent peu. Trois bandes de velours ou de soie, assorties au tour de cou, serrent les manches sous forme de bracelets; le dernier se pose comme tête du plissé. On ajoute quelquefois au jupon qui accompagne le corsage ainsi rajeuni une poche qui en rappelle la disposition. Elle est faite du même tulle, quel'on plisse



P. N° 298. — CHAPEAU Madame Caverlet.

en lui donnant la forme la plus gracieuse et la plus allongée; puis on ajoute des brides et des nœuds assortis aux garnitures.

Quoique le bal masqué soit, de nos jours, à peu près banni de la bonne compagnie, nous devons cependant à certaines de nos lectrices, grandes dames étrangères, quelques renseignements qui nous sont instamment demandés. Il s'agit, en effet, de donner la description d'un *domino* élégant.

L'antique domino, qui comprenait une pelisse de satin avec capuchon, le tout garni de dentelle, est renvoyé aux calendes grecques, avec le célèbre mais non moins antique loup de velours. Aujourd'hui, un « domino noir » se compose d'une très-élégante robe noire en faille, satin ou velours, avec ornements riches, dentelles et autres. Le corsage, décolleté en carré, a des manches Louis XV et des volants de dentelle. Une mantille en blonde espagnole noire enveloppe la taille et couvre la tête sous forme de bonnet *Charlotte Corday*, avec ruban ou velours, noué à l'Alsacienne sur le sommet. Les pointes de la mantille, ramenées et croisées sur la poitrine y restent fixées par un nœud semblable au précédent. De longs gants noirs et une voilette « loup » complètent le costume; cette voilette, qui cache le front, les yeux et le nez, doit être fort épaisse. C'est une double blonde espagnole, ou bien une réunion de petites ruches de dentelles basses; dans tous les cas, cette voilette-loup est attachée derrière la tête, sous la mantille. On peut ajouter des diamants à volonté.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 208.

CHAPEAU M^{me} Caverlet — Fentre gris, à passe enlevée, doublée de turquoise grise formant bordure. Ruche chicorée dessous, avec œillet jaune et feuillage. Draperie en faille grise de deux tons autour de la calotte, et coques sur le côté fixées par une boucle en nacre. Plume grise, ombrée, posée sur le côté et tombant derrière.

G. N° 600.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en faille et cachemire raisin. — Le jupon est garni devant de cinq petits volants, et sa traîne est formée par les deux largeurs de derrière, plissées à 30 cent. de la taille, avec tête dépassant, et qui s'agrafent à un haut de jupon plat. — Tablier court du milieu devant, long sur les côtés où il est coupé en pointes, garni d'un liséré et d'un volant; il est ensuite drapé sous le plissé de la traîne avec un large nœud fixé sur celle-ci de manière à la resserrer. — Corsage à basque carrée devant et habit pointu derrière, se dissimulant sous la tête plissée. Liséré sur tous les bords. Parement liséré et orné d'un petit volant pour le bas des manches. — Capote en faille raisin, à fond mou, bavolet et passe coulissée; rose et muguet sur le sommet, et autre rose sur le coin du bavolet. Barbés en dentelle crème et bandeau en dentelle assortie.

2. Costume en faille et cachemire puce. — Jupon en faille, rayé au milieu devant d'une bande de cachemire autour de laquelle rayonnent en biais de petits volants superposés qui couvrent ainsi tous les devants. Une tunique de cachemire part des côtés devant pour former une traîne plissée derrière et resserrée par un nœud de faille. Corsage genre cuirasse, à pointes arrondies devant et derrière, entourées d'un gros liséré et d'un plissé. Col rabattu et bracelet au bas des manches sur le double cornet, en cachemire liséré. — Capote en tulle et dentelle crème, coulissée et coupée par des ruches et des biais de turquoise puce; groupe de fleurs « jardinière » sur le dessus et tour de tête en tulle crème.

G. N° 605.

TOILETTES D'OPÉRA. — 1. Costume en tulle, faille et soie brochée. — Jupon à traîne, en tulle blanc, garni derrière d'un seul volant tuyauté, avec tête ruchée par le milieu; le devant est rayé de ruches fixées par des feuilles de houx brun, et le bas se termine par trois volants plissés en « coup de vent ». Deux piliers en broché bleu électrique et argent ornent les côtés. — Demi-manteau de cour en faille rosé électrique couvrant le

jupon par derrière où il est drapé et resserré au milieu dans le bas par des nœuds de ruban assorti. — Cuirasse de même soie, très-longue derrière, s'ouvrant devant sur un « devant » tout autre; des lisérés en faille bleue entourent les bords. Le plastron est en broché avec boutons en « saphirine ». Ruche de tulle bordant le haut du plastron et guirlande de houx. Une « modestie » en tulle plissé termine le haut du corsage. Bouillon et plissé de tulle formant les manches, avec épaulette de houx.

2. Costume de jeune fille, en tarlatane et faille blanche. — Jupon à traîne, entouré de cinq petits volants. — Tunique-écharpe en faille, terminée par des franges à haute tête grillée, drapée et fixée sur le côté, avec nœud de faille blanche et touffe d'œillets blancs. — Cuirasse en faille lacée devant, décolletée en carré et entourée d'un ruche de tarlatane. L'intérieur est garni d'un fichu à la paysanne, en tarlatane, croisé au milieu de la poitrine. Groupe d'œillets à l'angle du carré. Manches bouillonnées en tarlatane. — Œillets blancs dans les cheveux.

G. N° 611.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Petite fille de 3 à 4 ans. — Robe *baby* en velours bleu marine, de forme princesse derrière et demi-ajustée; devant, corsage à petite basque et jupon plat. De la couture de côté sort une ceinture en ruban rouge cardinal, qui se noue au milieu de la taille derrière, d'où les pans, à bouts frangés, tombent naturellement sur la robe. Un plissé de nansouk à bord festonné dépasse le bord inférieur. Col marin et parements simulés par des lisérés au bas des manches.

2. Costume de faille noire. — Jupon à traîne; le devant, bouillonné et coulissé, est orné dans le bas d'un plissé « à la vieille » formant tête et d'un volant. Par derrière, l'ampleur du jupon est froncée sur les côtés, de façon à simuler des « vagues houleuses » formant cascade. Deux montants en faille plissée recouvrent les fronces des côtés, avec trois nœuds superposés. La traîne est entourée de quatre plissés « à la vieille » avec volant ruche. — Corsage à pointes arrondies, entourées d'un double liséré. Plissés à bracelets plats au bas des manches, avec nœud assorti. — Colletette et manchettes plissées; nœud de cravate de couleur.

Description de la gravure coloriée n° 1299.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en satin et tulle blanc. — Jupon à traîne, recouvert de tulle uni derrière et garni devant d'un plissé de tulle qui rejoint la traîne; trois coulissés et un plissé, coupés par des rouleaux de satin rose, forment le premier tablier. — Tout le reste de la toilette ne forme qu'une seule pièce: c'est, devant, une tunique princesse décolletée (le corsage doublé de satin), et derrière une tunique toute bouillonnée. Les bords de celle-ci, découpés en larges dents, sont entourés de rouleaux de satin et de blonde espagnole blanche. La dentelle et des guirlandes de roses reprennent ensemble chacun des creux du dentelé pour couper avec grâce le bouillonné de la tunique. Cette même garniture entoure le second tablier et remonte sur les côtés du corsage pour orner l'épaulette et les devants. Deux rubans de satin forment une cascade de coques retombant, sur deux lignes, au milieu de la toilette depuis la taille. — Guirlande de roses posée en couronne dans les cheveux.

2. Costume blanc en faille et pékin à rayures satin et uni. — Jupon à traîne, en pékin, entouré de plissés de pékin et d'un volant de faille bordé d'un galon vert électrique. — Tunique de faille, formée de quatre parties entourées chacune de galon semblable. Les deux bords du milieu devant et derrière sont rapprochés par trois nœuds de galon, formant ainsi trois soufflets sur les côtés; les deux bords de la tunique sont réunis dans le bas seulement par un nœud de ruban blanc. — Cuirasse lacée derrière, en faille et pékin; cette dernière étoffe est encadrée par un galon vert. Berthe drapée en pékin et galon vert dans le haut, faisant épaulette par un chou. Petites manches bouffantes, à bords découpés, et dentelle étroite tombant sur les bras et sur les épaules. — Anneaux d'or dans les cheveux et plumet blanc.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

TUNIQUE POUR COSTUME DE VILLE. — Le devant de cette tunique forme tablier à pointe, orné de lacets disposés en quadrillés, retenus par des boutons au milieu. Le derrière de la tunique est à longs pans carrés dans le bas et relevé en larges coques. Poche plissée, disposée en fichu, sur le côté de la tunique.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1^o Devant. — 2^o Derrière de la tunique. — 3^o Poche.

(Voir ce modèle sur la gravure G. n° 604 dans notre numéro précédent.)

PLANCHE D, N° 611. — DESCRIPTION PAGE 86.



COSTUMES D'INTÉRIEUR
Modèles de Mme Irma Simon (rue Chabanais, 10).

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Il vient de mourir un homme de talent, d'esprit et d'une distinction réelle, qui est pour moi une véritable énigme. C'est de M. de Saint-Georges qu'il s'agit.

En 1841, nous habitons tous les deux la même maison, rue Bleue, et à cette époque, qui est pourtant bien loin derrière nous, il passait pour être fort âgé, car on l'avait surnommé le comte de Saint-Germain, prétendant qu'il datait du déluge, ou tout au moins de la naissance du Christ. Je me rappelle même une plaisanterie qu'on faisait au sujet de la conservation de sa jeunesse. On racontait que, chaque soir, il couvrait sa figure de tranches de veau tout saignant pour lui garder sa fraîcheur : aussi avais-je très-formellement proscrit de ma table les escaloppes de veau et les côtelettes en papillote, dans la crainte que, tentée par le rabais de la viande, ma cuisinière ne nous servit les « jones » de M. de Saint-Georges sous ces différentes formes. Or, on prétend que le défunt dont il s'agit est né en 1801 ; cela étant, en 1841 il n'aurait eu que quarante ans, et dans tous les pays du monde, à quarante ans, si l'on n'est plus un jeune homme, on est tout au moins un homme jeune. D'où vient donc qu'on lui avait fait cette réputation de vieillesse anticipée ?... Autre chose : alors il n'était pas titré, et il est mort marquis ! Serait-ce donc d'un autre Saint-Georges qu'il s'agit ? Pourtant celui que j'ai connu travaillait avec Scribe et *tutti quanti*, écrivant pour le théâtre... Enfin, je m'y perds...

Du reste, que ce fût ou non le même, c'était un charmant homme que ce M. de Saint-Georges et nous voisinions fort agréablement avec lui : car il donnait des soirées intimes délicieuses où se rencontraient les étoiles du jour, les hommes en évidence et les femmes le mieux placées dans le monde. Je me souviens, entre autres, de m'y être rencontrée un soir avec lady Blessington, cette célèbre comtesse d'outre-Manche, dont la sœur s'était mariée au prince de Piombino, et la fille, lady Henriette, au comte d'Orsay, deux hommes qui firent beaucoup parler d'eux en différents genres : l'un s'était fait le roi de la fashion ; l'autre avait été mis en fuite par un trop puissant et trop illustre voleur, lequel n'est autre que Napoléon I^{er}, qui, un beau matin, s'imagina de prendre le nom de Piombino pour le donner à la princesse Élixa sa sœur. Le pauvre prince fit vainement remarquer que les jolis noms ne manquaient point en Italie, que celui de Piombino appartenait à sa famille depuis des siècles, qu'on voulût donc bien avoir l'obligeance d'en adopter un autre qu'il indiquerait si on daignait le lui permettre ; rien n'y fit : on lui répondit tout simplement qu'on s'en tiendrait au sien qui plaisait à l'empereur et roi.

— Mais comment voulez-vous donc que l'on m'appelle, moi ? s'écriait-il avec la même angoisse que le pauvre Sosie en pareille occurrence.

— Eh bien ! appelez-vous comme vous voudrez... Bacciochi, par exemple, puisque la princesse ne veut plus de ce nom-là, lui fut-il répondu brutalement.

Le prince se retira tout honteux en cachant son dépit, quoi qu'il ne sût pas prendre la chose en parfait courtisan, et un beau matin il décampa d'Italie pour se laisser oublier de son tout puissant voleur, dans la crainte que celui-ci n'imaginât aussi de joindre au nom de Piombino la fortune de sa maison qui était immense ; il se réfugia en Angleterre et même là, tant la crainte de Napoléon s'étendait partout, il n'osa pas reprendre son nom avant que le maître ne fût tombé.

Quant au comte d'Orsay, il gouverna pendant vingt ans la plus haute société de Londres, ayant été adopté par l'aristocratie anglaise comme roi de la mode, décidant sans contrôle

sur le domaine de l'élégance et du bon ton, et il devint aussi puissant dans les salons d'outre-Manche que le fameux Brummel qui fit tant parler de lui jadis.

Mais en adoptant le comte d'Orsay pour son favori, la mode montra au moins qu'elle avait eu bon goût dans son caprice, car notre compatriote était fort élégant de sa personne, spirituel, distingué. Tandis que ce Brummel, qui se croyait tout permis, même de commander au prince de Galles, était un jeune homme d'une naissance obscure, d'une figure peu agréable et d'un esprit fort ordinaire ; seulement il possédait une si grande confiance en lui-même qu'il sut l'imposer aux autres et, l'étrangeté de l'engouement britannique aidant, il monta jusqu'au premier échelon de la mode dont sa grossièreté le fit tomber. Traqué alors par ses créanciers, ce roi déchu dut fuir l'Angleterre et se réfugia à Calais où il mourut obscur.

Il n'en fut pas de même du comte d'Orsay qui, jusqu'au dernier jour de sa vie, conserva son élégance et sa vogue. C'est à lui qu'on doit le paletot. Est-ce un titre de gloire ? ce n'est pas à moi de décider sur ce point ; j'en appelle à de plus compétents, et je veux seulement dire comment la chose se fit.

Le comte se promenait un jour dans les environs de Londres. Surpris par une pluie torrentielle, il entre pour se mettre à l'abri dans une taverne ; mais comme ses habits étaient trempés, il demande au tavernier s'il n'aurait point par hasard un vêtement à lui vendre pour qu'il puisse quitter le sien.

— Cela se trouve à merveille, milord, répond le tavernier ; on vient de m'apporter tout à l'heure une veste pour mon fils, qui est matelot et de la taille de votre seigneurie. Si elle daigne l'accepter ?...

— Donnez, mon brave homme, fait le comte en souriant, tout heureux de pouvoir se mettre au sec et à son aise.

La veste, en effet, lui allait bien ; il se trouva original de la sorte, et, ayant la fantaisie d'essayer son pouvoir peut-être, non seulement il rentra à Londres, mais encore il alla le soir à son cercle ainsi vêtu : ce que tout le monde trouva charmant, puis voulut imiter, et le paletot eut dès lors droit de cité.

Mais je m'aperçois trop tard que ce n'est pas du comte d'Orsay que j'aurais dû vous parler ; c'est du marquis de Saint-Georges, du défunt enfin, que d'autres que moi croyaient enterré depuis longtemps. Ainsi, par exemple, on me raconte qu'une dame, qui fut de ses amies, s'écria quand elle apprit sa mort : — Comment... encore !...

Oraison funèbre qui part d'un méchant cœur, car, je le répète, c'était un homme excellent et charmant que celui qui vient de nous quitter.

Comtesse de BASSANVILLE.

UN ROMAN EN VERS

M. le ministre de l'instruction publique, voulant sans doute causer une agréable surprise au monde des lettres, a officiellement octroyé à M. François Coppée, avec la croix de la Légion d'honneur, le titre de « poète ». Profitons de la circonstance pour signaler à nos lecteurs la dernière œuvre de l'auteur du *Passant*, publiée à la librairie Lemerre (passage Choiseul).

Cette œuvre, intitulée *Olivier*, est, croyons-nous, la plus étendue que le public doive à M. Coppée ; c'est aussi la plus méditée, celle où son talent s'est exprimé avec le plus de plénitude. L'auteur nous peint, cette fois, un poète que le courant de la jeunesse et les entraînements du succès ont jeté dans les plaisirs faciles, et qui, lorsqu'il veut revenir à une vie meilleure, à la vie de l'âme et du cœur, trouve en lui-même, dans les traces de son passé, un obstacle insurmontable. Le drame intime auquel M. Coppée nous fait assister porte en soi une pensée morale

d'une tristesse sévère, mais dont l'amertume même peut être salulaire.

Olivier, poète applaudi, mais qui trouve bien insuffisant pour le bonheur le bruit qui se fait autour d'un nom, est allé chercher dans sa ville natale, une petite ville de province, des souvenirs pour se rafraîchir l'âme. Là, il rencontre un ami de sa famille, et va passer près de lui quelques mois à la campagne. Cet ami a une fille nommée Suzanne : le drame ou l'épique commence. Olivier s'encourage à aimer cette jeune fille, il rêve de retrouver sa pureté de cœur dans l'innocence de sa fiancée ; mais, entre elle et lui, se placent soudaines apparitions de ce passé qu'il se flattait d'oublier, et, devant ces fantômes qu'il voit seul, il finit par s'enfuir.

Nous ne croyons pas devoir analyser plus longuement un ouvrage que tout le monde lira, mais nous nous faisons un plaisir d'en reproduire un extrait qui donnera une idée de la manière dont le « poète » a traité son sujet.

R. H.

OLIVIER

... Les raisins étaient mûrs déjà sur le coteau,
Et les feuilles tombaient dans le parc du château.
Par une après-midi pacifique et sereine,
Comme le mois d'octobre en a pour la Touraine,
Ils avaient décidé de monter à cheval.
L'automne déployait son beau ciel triomphal
Et son dernier soleil aux chaleurs mensongères.
De grands vols tournoyant d'hirondelles légères
Pour le prochain départ s'assemblaient dans l'azur ;
Et les feuillages d'or montaient parmi l'air pur,
Balancés par le vent aux haleines moins douces,

Qu'il fait bon de courir dans les bruyères rousses
Au trot de chasse, avec du vent dans les cheveux,
De sentir son cheval frapper, d'un pied nerveux,
L'élastique terrain sous les hautes futaies,
De sauter les fossés et de franchir les haies,
Et puis, après un long galop aventureux,
De revenir, au pas, par quelque sentier creux,
Laisant flotter la bride et respirer la bête,
Qui souffle bruyamment en secouant la tête,
Tandis qu'en lui flattant le col avec la main,
On laisse ses regards errer sur le chemin !
Ce plaisir, Olivier l'avait plus que personne.
Car, près de lui, Suzanne, en sa noire amazone,
Ses cheveux blonds massés sous un feutre élégant,
Maintenait, par la ferme étreinte de son gant,
Au trot doux et herceur, sa jument alezane.

— Loin, derrière eux, suivait le père de Suzanne.
Ils allaient donc, tous seuls, effarant les oiseaux,
Et leurs bêtes parfois, rapprochant leurs naseaux,
Semblaient se confier des choses à l'oreille.
Ils s'enfonçaient ainsi dans la forêt vermeille
Que le soleil au loin zébrait de bandes d'or,
Dévorant au galop la route, ou bien encor,
Leurs montures ayant de l'herbe jusqu'au ventre,
Ils fouillaient les taillis d'où partent, quand on entre,
Vifs et la queue en l'air, les lapins gris et blancs.
Les chevaux écrasaient les faînes et les glands,
Et les grands champignons dans les feuilles tombées.
Il leur fallait souvent passer, têtes courbées,
Sous un rameau trop bas qui voulait, familier,
Décoiffer l'amazone ou bien le cavalier ;
Puis, quand était franchi ce pas très-difficile,
Ils riaient, éveillant un vieil écho docile
Qui riait à son tour, sous les chênes, là-bas.

Vers le tomber du jour, ils revenaient au pas.
Devant eux, encadré par le berceau des branches,
Un somptueux soleil couchant, plein d'avalanches
De rubis, s'éroulait sur des montagnes d'or.
Ils se taisaient, devant ce sublime décor
Où le regard se perd et le rêve se noie,
Quand Suzanne poussa soudain un cri de joie.
Elle avait aperçu, sur le bord du sentier,
Là, tout près de sa main, un buisson d'églantier

Qui, dupe d'un automne aux si belles journées,
Se couvrait de nouveau de ses fleurs étonnées.
Ravie, elle poussa son cheval vers les fleurs
Dont le couchant vermeil avivait les couleurs,
Et voulait les cueillir, en restant sur sa selle.

— Olivier, tenez-moi ma cravache, dit-elle ;
Et, d'un geste rapide, elle la lui tendit.

Quand ce geste fut fait et quand ce mot fut dit,
Olivier frissonna jusqu'au fond de son âme.
Car il crut devant lui revoir cette autre femme,
Cette duchesse, auprès de laquelle autrefois
Il avait chevauché, de même, par les bois,
Juste en cette saison où meurt le chrysanthème.
Le geste était pareil, la voix était la même ;
L'autre amazone avait voulu cueillir aussi
Une tardive fleur sur un églantier rose.
Sur sa selle elle avait pris cette même pose
Pour tendre sa badine, et, d'un ton cavalier,
Dit ces mots :

— Tenez-moi ma cravache, Olivier.

Oh ! qui dira combien est prompte la pensée ?
Dans la minute où fut la phrase prononcée
Et le mouvement fait, dans ce rapide éclair,
Olivier revêcut quatre longs mois d'hiver.....
Ceci dura le temps que brûle une étincelle.
Il avait devant lui la jeune fille en selle,
Les yeux baissés, groupant son bouquet comme il sied,
Tandis que sa jument grattait le sol du pied.

Toutes les visions s'étaient évanouies.

Suzanne, souriant aux fleurs épanouies,
Lui dit, sans voir son front et ses yeux mécontents :
— Voyez donc, Olivier. C'est un second printemps,
Puisque octobre permet qu'un églantier renaisse.
Olivier répondit :

— On n'a qu'une jeunesse,
Suzanne ; mais il faut rentrer. Le jour finit.

Le père de Suzanne alors les rejoignit,
Et les trois cavaliers regagnèrent la plaine.

Ils ne se parlaient plus. — La nature était pleine.
De l'immense regret du soleil disparu.
Du côté du couchant un nuage accouru
A peine en conservait une lueur d'opale.
Un grand frisson courut sur la verdure pâle ;
Le funèbre horizon devint couleur de feu ;
Et déjà l'on sentait au loin venir l'hiver,
Comme un homme attardé dont les pas s'accélérent

A gauche d'Olivier, des corbeaux s'envolèrent.

François COPPÉE.

THÉÂTRES

GYMNASE. — M. Louis Leroy vient d'obtenir sur cette scène un nouveau succès avec une comédie en trois actes, qui peut être considérée à bon droit comme un de ses meilleurs ouvrages. *Le Charmeur* (tel en est le titre) a rempli consciencieusement son rôle et, sous les traits de M. Worms, a charmé jusqu'au public, auprès duquel il a gagné la cause de l'auteur.

AMBIGU. — On n'a pas oublié une certaine *Miss Multon* qui fut jouée, il y a huit ans, au Vaudeville ; cette honnête personne ayant voulu suivre Mlle Fargueil sur la scène de l'Ambigu, MM. Eugène Nus et Adolphe Belot l'ont dotée de deux actes nouveaux et l'ont ainsi lancée de nouveau dans le monde dramatique, où elle a été sympathiquement accueillie.

Le grand talent de Mlle Fargueil n'a pas peu contribué à ce résultat. A côté de cette éminente comédienne, Mlle Charlotte Raynard a obtenu, à force de justesse et de sensibilité, un succès mérité dans le rôle de la petite Jeanne.

Hop-Frog.

PLANCHE G. N° 605. — DESCRIPTION, PAGE 86.



TOILETTES D'OPÉRA

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8 et 10).



1299

L'eng. imp. v. des Marais, 66.

Julie Davry

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de Bal de M^{lle}. M^{re} Bataillon, s. Chère, 5. Eau Figaro. B^{te} Bonne Nouvelle, 1.
 Ceinture Régente de M^{lle}. De Vertus Sœurs, s. Aubert, 12. Lingerie et Broderies de la M^{lle}. Gessat & Aubry, s. P. Bonori, 332.
 Lait Antéphelique de Candès & C^{ie}. Parfumerie Oriza de L. LeGrand, Rue S^{te} Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.

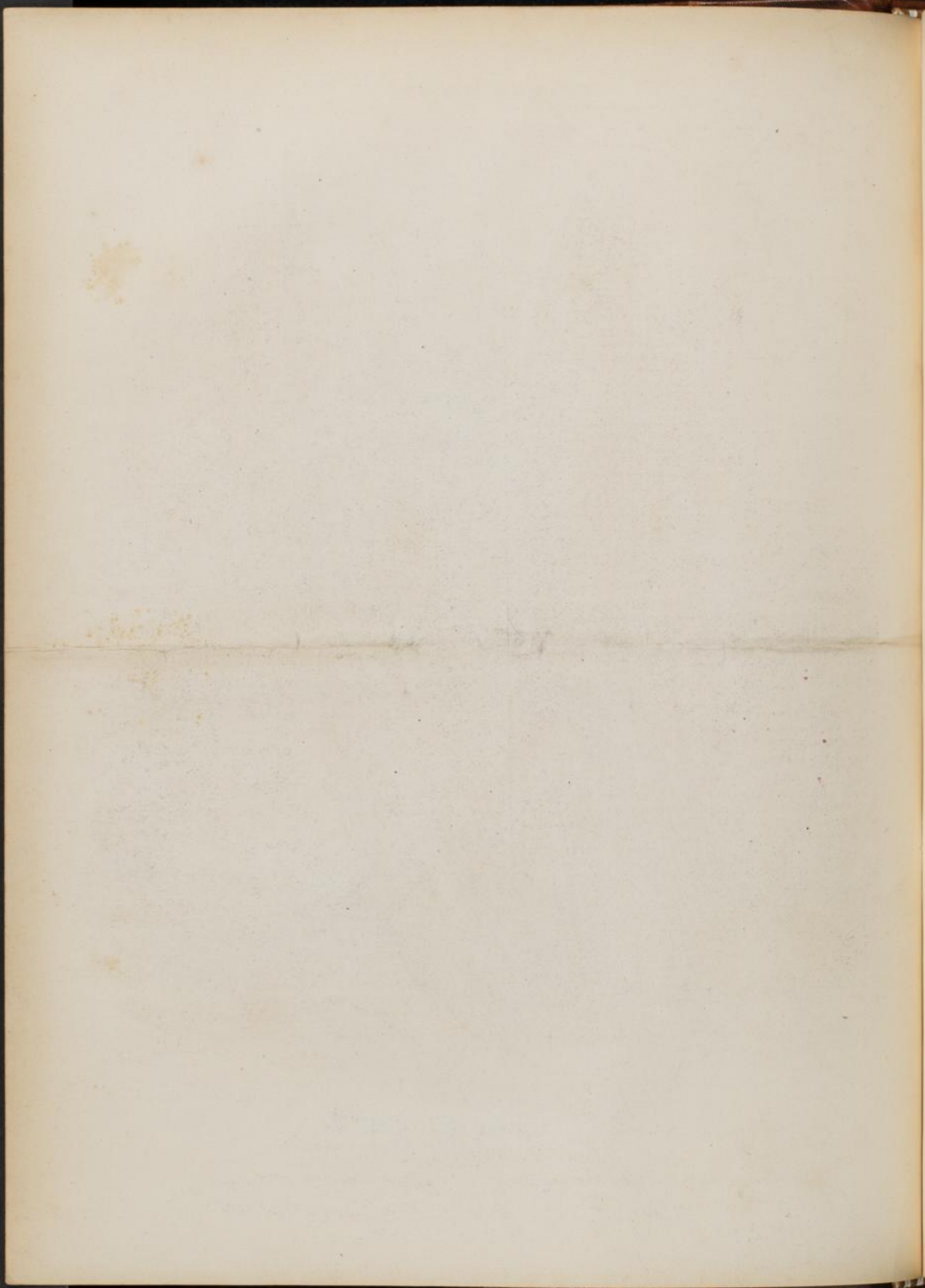


PLANCHE G. N° 500. — DESCRIPTION, PAGE 86.



TOILETTES DE VILLE

Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).

TROP BELLE ET TROP LAIDE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Deux ou trois fois dans la journée, M^{me} Domase entra dans la chambre de sa fille, lui apportant les mêmes témoignages de tendresse et les mêmes marques de pitié maternelle. Elle trouva Antoinette toujours aussi abattue et prête à éclater en larmes. Son cœur de mère l'inspira bien en lui commandant le silence. Et au moment où M. Domase rentra de son bureau :

— Va embrasser ta fille, lui dit-elle, mais ne prononce pas un mot de toute cette affaire.

Quand Domase pénétra dans la chambre d'Antoinette, celle-ci, soit préméditation, soit que réellement son corps eût été brisé par les souffrances de son âme, avait les yeux fermés et dormait d'un sommeil qui ressemblait à de la prostration.

Domase respecta le sommeil de sa fille et se retira sur la pointe du pied.

Des semaines se passèrent.

Antoinette, prenant énergiquement son parti du malheur qui l'avait frappée, avait essuyé ses larmes et étouffé son chagrin. Mais une teinte de mélancolie s'était répandue sur son visage et ajoutait un charme de plus à sa beauté.

Certains disaient que c'était un danger de plus, et d'autres ajoutaient qu'Antoinette affectait ces attitudes mélancoliques.

Dans tous les cas, nul ne savait ce que souffrait la pauvre fille et combien peu elle songeait à faire parade de ce « nouveau charme ». Jamais elle ne se montra moins en public, et une fois, le père Domase l'ayant pressée d'accepter une invitation à une petite soirée où ils étaient priés, elle se montra inflexible dans son refus.

Dès lors, il ne fut plus question d'apparitions dans le monde et à peine de promenades. Antoinette s'était confinée dans sa chambre comme dans une cellule de couvent.

Malgré sa naturelle curiosité du premier jour, jamais elle ne demanda à son père de détails sur le mariage d'Eloi, et M. Domase eut le bon sens de ne plus parler de cette affaire.

Nous devons à la vérité de dire que du mariage d'Eloi il n'avait jamais été question bien sérieusement. Les Duparc en avaient fait un bruit qui devait arriver aux oreilles d'Antoinette dans la forme où il y arriva ; ce n'était pas qu'ils n'ambitionnassent cette union, mais elle exigeait encore des négociations. Ils avaient entretenu leur fils dans ce but entrevu, sans tenir compte du chagrin qu'il ressentait d'être séparé d'Antoinette.

Les choses en étaient là ; ces jeunes amoureux, si brusquement séparés, gémissaient chacun de son côté, lorsque deux événements que nous allons raconter survinrent presque simultanément.

III

La mélancolie d'Antoinette que l'on attribuait à une coquetterie calculée, devait, hélas ! exercer une influence fatale sur la pauvre jeune fille.

Tout à coup sa santé déperit ; ses joues perdirent leur éclat, ses yeux leur lumière.

Une épidémie dominante à ce moment, la petite vérole, l'envahit un jour et mordit sur elle avec d'autant plus d'acharnement, on peut le dire, qu'il s'agissait de dévorer une plus belle proie.

Le jour même où Antoinette était foudroyée par le mal, les Domase recevaient une lettre qui leur tomba comme la manne du ciel. Cette lettre, inattendue, inespérée, convoquait le mari chez M^e S^{...}, notaire à Paris, pour affaire de succession.

Domase faillit s'en évanouir. De qui et d'où lui venait cette succession, c'est ce qu'il lui était impossible de supposer même.

— Cherche bien, lui disait Mme Domase.

Domase se pressait le front, levait les yeux au ciel, se creusait la mémoire, passait en revue tout ce qu'il savait de sa généalogie et répondait :

— J'ai beau chercher, je ne trouve pas, je ne vois pas...

— Si ce notaire se trompait ? reprenait Mme Domase avec des airs désespérés.

Domase relisait l'adresse de la lettre. Son nom était exactement écrit, et aussi celui de la rue, et le numéro ne laissait rien à désirer.

— C'est bien de moi qu'il s'agit, tu vois, insistait-il...

— En effet ! mon Dieu ! dire qu'il n'est que neuf heures et que ce notaire te donne rendez-vous à onze heures seulement ! Que faire pendant ces deux heures-là ?

— En effet, que faire ? répétait Domase en se promenant de long en large.

— Pourvu que ce soit une vraie succession ? murmura Mme Domase. Pourvu qu'il ne t'arrive pas ce que l'on m'a dit être arrivé à un monsieur !...

— Qu'est-il donc arrivé à ce monsieur ? demanda Domase plus pâle qu'un mort et suant à grosses gouttes.

— Eh bien ! il reçoit une lettre pareille à celle-ci, l'appelant en province, à soixante lieues de Paris. Ce pauvre diable, qui se croit devenu riche, ne se sent pas de joie ; il emprunte de l'argent, donne un grand dîner à ses amis, part pour la ville où le notaire le mandait, arrive chez celui-ci en voiture...

— Et ? demanda Domase qui était sur des épines.

— Et, reprit Mme Domase, le notaire cherche le dossier de notre homme, fait une addition, et lui dit...

— Quoi ? fit Domase anxieux.

— « Monsieur, tous comptes faits, vous me devez, sur la succession de votre tante, 12 fr. 76. »

— C'est épouvantable, cela ! murmura Domase atterré, tu aurais bien pu garder ton histoire pour toi... Me voilà sens dessus dessous. Et il n'est encore que neuf heures trois quarts !...

— Si tu partais... tu irais doucement... à ton aise...

— Non, vois-tu, je n'aurai jamais la force d'aller là à pied ; mes jambes me refuseront le service, je prendrai un fiacre... je prendrai un fiacre...

— Comme le monsieur...

— Oh ! tais-toi... Tu me donnes la chair de poule !...

Les deux époux s'abimèrent, chacun de son côté, dans des réflexions sangrenues, bâtissant des châteaux en Espagne et les démolissant alternativement.

Enfin l'heure de partir sonna pour Domase. Il se leva comme poussé par un ressort, tremblant, transpirant, pâle et rouge tour à tour, ahuri, titubant sur ses jambes. Il épongea son front, mit son chapeau de travers, prit sa canne, et s'appuyant au mur jusqu'à l'autre chambre :

— Oh ! décidément, dit-il en s'accrochant à la rampe des escaliers, je prendrai un fiacre, car à pied je n'arriverais jamais...

— Prends un fiacre, lui cria Mme Domase, et garde-le pour revenir plus vite.

Je ne voudrais pas faire tort dans l'esprit de mes lecteurs aux sentiments maternels de Mme Domase ; mais je dois raconter que, revenu au chevet d'Antoinette, et tout en se désolant sur les souffrances de sa fille, sa tête était le plus souvent ailleurs.

Mme Domase suivait en imagination son mari ; elle le voyait arrivant à la porte du notaire, montant les escaliers, tournant le bouton de la porte de l'étude, déclinant son nom, s'asseyant ou plutôt s'affaissant dans un fauteuil et attendant l'arrêt du dépositaire de ce mystérieux héritage.

Là, Mme Domase porta la main à ses yeux et n'osa plus regarder dans son rêve.

Il lui semblait voir son pauvre mari s'évanouissant de déception.

Mme Domase poussa un cri qui réveilla Antoinette, somnolente dans un accès de fièvre.

— Qu'y a-t-il donc, maman? demanda la pauvre fille d'une voix à peine intelligible.

— Rien! répondit Mme Domase revenue à elle, rien, chère enfant.

— Tu m'as fait peur, reprit Antoinette. Est-ce que je suis bien malade?

— Mais non...

— Quelle maladie ai-je donc? Voilà deux jours que je n'ai pas vu mes frères...

— Tu n'as qu'une simple indisposition, répondit Mme Domase en retenant ses larmes, et comme le médecin a recommandé le plus grand calme autour de toi, nous avons éloigné tes frères, qui sont un peu tapageurs, tu sais...

Antoinette, vaincue par la fièvre et par le travail de l'horrible mal, s'assoupit.

L'imagination de Mme Domase repartit au galop à travers les espaces qui conduisaient de chez elle à l'étude du notaire, et de celle-ci dans la chambre sinistre où elle était.

L'imagination de Mme Domase l'avait exactement servie depuis le départ de son mari jusqu'à son entrée dans le cabinet du notaire, y compris l'émotion du pauvre homme au moment où il s'affaissa, en effet, dans le fauteuil qui lui fut avancé.

— Monsieur, dit M^e S^{***} à Domase, ce qui vous arrive est si inattendu que je comprends votre émotion.

Cela ne disait encore rien à Domase. Il ébaucha un sourire, cependant, s'épongea le front pour la vingtième fois et sentit que ses cheveux déjà grisonnants blanchissaient.

— Du reste, reprit M^e S^{***} en allongeant la main pour prendre un dossier, la nouvelle que j'ai à vous donner va mettre le comble à votre émotion.

Domase était abruti.

— Le total de l'héritage qui vous échoit, ou plutôt qui échoit à mademoiselle votre fille, s'élève au capital de sept cent mille six cent vingt-sept francs.

— Combien dites-vous? interrompit Domase, en se soulevant de son fauteuil.

— Sept cent mille six cent vingt-sept francs, répéta le notaire.

— J'avais bien entendu...

— Et des centimes, ajouta M^e S^{***}.

— Je ne m'en occupe pas...

— Je le comprends... Mais remettez-vous, monsieur Domase, il ne faut pas vous évanouir pour cela.

En effet, le pauvre Domase avait voulu se lever et était retombé dans son fauteuil, anéanti.

L'officier public lui imbiba les tempes d'eau froide. Domase revint à lui promptement.

— Maintenant, dit-il, il s'agit de savoir de qui vient cet héritage.

— Vous ne vous en doutez pas?

— Pas le moins du monde.

— C'est, en effet, tout un roman.

— Voyons.

— Vous n'avez jamais ouï parler d'un monsieur de Clodion de la Lampardière?

— Jamais, monsieur.

— Eh bien! ce Clodion de la Lampardière, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans, était un des plus fervents et des plus platoniques adorateurs de Mlle Antoinette, votre fille, de qui le renom de beauté est venu jusqu'à moi.

— Hélas! monsieur, fit Domase en se cachant le visage pour pleurer, elle est à la veille, la pauvre chère enfant, de la perdre sans doute, cette beauté miraculeuse. A l'heure où je vous parle, ma pauvre Antoinette est atteinte de la petite vérole.

Le notaire fut interloqué et prodigua tout aussitôt à Domase des paroles de condoléance, puis reprit :

— M. de Clodion de la Lampardière adorait votre fille; il montait faction à votre porte comme un amoureux de vingt ans. Mlle Antoinette ne faisait pas un pas dans la rue qu'il ne la suivit, comme un jaloux ou comme un indiscret. Jamais, bien entendu, et je me hâte d'y insister, il ne lui a adressé la parole. L'unique billet qu'il lui écrivit...

— Un billet à ma fille? s'écria Domase.

— Le voici, continua M^e S^{***}, est encore cacheté; il n'a jamais été remis à son adresse. M. de Clodion hésita à vous demander la main de Mlle Antoinette, de crainte d'un refus, qui n'eût pas manqué de la part de celle-ci et de votre part à vous qui n'auriez pas voulu paraître sacrifier votre fille...

— Oh! certainement, s'écria Domase.

— M. de Clodion de la Lampardière se contenta de son rôle d'adorateur. Et, ces jours derniers, atteint d'une pleurésie à laquelle il succomba, il me dicta son testament, dans lequel il légua à Mlle Antoinette Domase, votre fille, la somme que je vous ai dite...

— Mais la famille de M. de la Lampardière, demanda avec inquiétude Domase, n'attaquera-t-elle pas ce testament?

— Rien à craindre de ce côté. M. de Clodion n'avait aucun héritier direct, et ses collatéraux s'estiment heureux de la grosse part qui leur revient.

Domase poussa un soupir de soulagement.

Il allait se lever pour rapporter au plus vite la bonne nouvelle à Mme Domase. Le notaire le retint sur son siège.

— Mon cher monsieur, lui dit-il en prenant un air souriant, je débute dans le notariat, et, comme vous voyez, d'une façon heureuse pour l'exploitation de ma charge.

— En effet, murmura Domase.

— Car, reprit le notaire, je viens d'acheter cette charge...

Domase regarda pour la première fois avec attention M. S^{***} et s'aperçut qu'il était jeune, bien tourné, d'un visage agréable, quoique sans expression particulière.

— Si vous venez d'acheter cette charge, fit Domase, vous ne l'avez pas payée encore...

— Non! Et... si je trouvais un bon mariage à faire, j'en serais bien heureux...

— Je le crois...

— Et si... commença M^e S^{***}.

— Si je vous autorisais à me demander ma fille en mariage... interrompit Domase.

— Je vous en serais reconnaissant, fit le notaire en saisissant les deux mains de Domase.

— Au moins, mon cher monsieur, laissez ma pauvre fille guérir, avant que nous reparlions de cela...

— Me permettrez-vous de faire prendre de ses nouvelles?

— Certainement.

Domase descendit les escaliers plus crânement et la tête plus haute qu'il ne les avait montés.

Il eût voulu donner des ailes au cheval du fiacre qui l'avait conduit et qu'il retrouva à la porte.

En arrivant chez lui, Domase enfonça discrètement la clef dans la serrure de l'appartement.

Il se trouva en face de Mme Domase, le visage bouleversé, les yeux inondés de larmes.

— Notre pauvre Antoinette est bien malade! murmura-t-elle.

Domase se laissa tomber sur un siège et sanglotta.

C'est une justice à leur rendre à tous deux: pas un mot ne fut prononcé de la visite chez le notaire.

Ce ne fut que plus tard, dans l'après-midi, sur un encouragement donné par le médecin, que Mme Domase posa des questions à son mari qui lui raconta l'entrevue à laquelle nous avons assisté.

Le même soir, M^e S..., fidèle à son engagement, vint en personne prendre des nouvelles d'Antoinette, et n'y manqua plus un seul jour.

Nous devons ajouter que jamais, depuis le moment où la nouvelle de l'héritage fut connue, plus nombreux amis se donnèrent rendez-vous chez les Domase et ne se montrèrent anxieux du malheur qui les accablait juste alors qu'une joie si grande et si inattendue leur arrivait!

Il n'est pas jusqu'aux Duparc et aux Destrel qui ne s'empresèrent de s'inscrire chez le concierge de la maison, et de prodiguer charitablement des consolations au pauvre père et à la pauvre mère.

Il n'était question sur leurs lèvres que de cette « belle » Antoinette, — de cette « charmante » Antoinette, — de cette « ravissante » Antoinette.

IV

Après bien des alarmes, la pauvre jeune fille fut enfin hors de danger de mort. Il ne restait plus qu'à attendre les effets désastreux du mal.

Ils s'annonçaient terribles, et le médecin les redoutait tels.

L'heure où la vérité allait être connue sonna.

La « belle Toinette » avait sur le visage un masque hideux qui n'en devait plus tomber.

Une de ses paupières était rongée, et le coin de l'œil demeurait sanguinolent. Son front était criblé comme si l'os lui-même avait été atteint; sa joue droite était littéralement labourée. Un seul trait — et c'était un miracle — restait intact dans ce visage contorsionné: la bouche, où brillait toujours ce sourire vraiment enchanteur qui était la lumière de la physionomie d'Antoinette.

Quand elle se regarda pour la première fois dans un miroir, Antoinette eut peur d'elle-même et sentit tout son être bouleversé; le sang se figea dans ses membres, son cœur cessa de battre. Elle fut sur le point de s'évanouir et eut besoin d'un effort presque surhumain pour ne pas défaillir.

Elle sourit, au contraire, et regardant le miroir à sa mère:

— Au moins, fit-elle, on ne dira plus maintenant que je suis trop belle.

Antoinette tourna la tête pour cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux.

Elle songeait à quelqu'un à ce moment-là!

— Il n'importe, dit-elle en se tournant vers sa mère, cette beauté qui m'a été un si cruel supplice m'aura servi à quelque chose, puisqu'elle nous aura fait riches... romanesquement. Mais, veux-tu gager, maman, que je rencontrerai maintenant plus d'épouseurs que par le passé, à défaut d'admirateurs. Mais pas plus maintenant que par le passé, je ne songerai à me marier... moins encore, ajouta mentalement Antoinette.

La pauvre fille, dont le caractère aimable se reflétait dans ce sourire charmeur qui illuminait par moments son visage, se condamna à une retraite plus étroite encore que jadis. Elle ne sortait que coiffée d'un épais voile, et ne se montrait jamais aux personnes qui se présentaient dans sa famille.

Les Duparc notamment avaient fait des efforts inouïs pour embrasser cette « pauvre petite », cette « pauvre chère belle ». Ayant échoué, il s'en étaient allés disant:

— Il faut qu'elle soit devenue bien laide! c'est dommage quand on a une si belle dot!

Dans tout le cercle des relations des Domase, le propos des Duparc avait fait boule de neige. On ne disait même plus d'An-

toinette qu'elle « devait » être devenue laide, mais qu'elle l'était.

Les Duparc répugnèrent à l'idée de favoriser ce qu'ils avaient si fort combattu jadis, une rencontre entre Antoinette et Eloi.

La fortune d'Antoinette les tentait certes, mais de même que jadis sa beauté sans dot, aujourd'hui sa laideur, si bien capitonnée qu'elle fût d'une grosse liasse de billets de banque, était un obstacle à toute union entre les deux jeunes gens.

Le premier étranger qui vit la figure d'Antoinette fut M^e S..., le notaire, et voici dans quelle circonstance:

Il avait montré une persistance digne d'un officiel ministériel en quête d'une dot, à venir prendre des nouvelles de la jeune malade; puis ses assiduités dans la famille avaient continué; il y avait ébauché une sorte d'amitié inspirée par des façons de bon enfant et par les conseils donnés sur l'emploi des 700,000 francs d'Antoinette.

Ce qui désolait M^e S..., toujours caressant son rêve de devenir le gendre de Domase et de payer sa charge, c'était de n'avoir pu encore voir Antoinette.

Une après-midi, après avoir de nouveau et officiellement posé sa demande de mariage, tout à fait agréée, cette fois, sauf le consentement d'Antoinette, M^e S... insista pour avoir l'honneur de présenter lui-même sa requête.

C'était le moment difficile et périlleux que redoutaient le père et la mère. Ils cherchaient des prétextes pour éviter cette rencontre, se ménageant de présenter eux-mêmes le refus d'Antoinette qui s'était très-nettement prononcée à ce sujet.

Antoinette assistait de la pièce à côté à cette conversation et avait noté l'insistance que mettait M^e S... à la voir. Elle n'y tint pas, ouvrit la porte et se présenta.

Le notaire se leva, et la surprise qu'il éprouva se peignit sur son visage. C'est à peine s'il put articuler quelques paroles de politesse.

— Me voici, monsieur, dit Antoinette d'une voix calme et douce; regardez-moi bien: votre examen ne me blessera pas. Mes parents ont voulu vous ménager en vous préparant à mon refus, non point, monsieur, parce qu'il s'agit de vous, mais parce que ma résolution est formelle de ne me pas marier. Le puis-je? Vous sortirez d'ici en emportant de moi une impression telle que, si c'était moi qui vous demandais en mariage, vous refuseriez. En conscience, je ne m'y veux pas exposer.

— Mademoiselle... balbutia M^e S...

— Vos excuses seront de pure politesse, épargnez-les moi. Et faites-moi l'honneur de ne plus insister; j'y verrais de votre part un sentiment que je n'ai pas le droit d'admettre chez un galant homme.

Antoinette accompagna ces paroles de son sourire enchanteur qui, à travers sa laideur, éblouit M^e S... comme un éclair.

— Causons de toute autre chose, fit Antoinette en s'asseyant, de la pluie, du beau temps, du placement de ma fortune, de tout ce que vous voudrez enfin, excepté de mariage.

Le notaire passa bien une demi-heure à écouter Antoinette, à lui donner la réplique, à causer dans le bon sens du mot avec elle, regrettant, chaque fois qu'il levait les yeux, de rencontrer ce visage difforme à côté de tant d'esprit et d'intelligence.

M^e S... quitta Antoinette à la fois charmé et profondément triste.

Plus d'une fois, à la suite de cette rencontre, il entendit résonner à son oreille cette voix aimable; plus d'une fois il se vit captif de ce sourire merveilleux et de cet esprit charmant qui lui avaient fait oublier les traits d'Antoinette. Il se sentait ému, ébranlé, disposé à tout braver; puis soudainement le visage de la pauvre fille lui apparaissait. Se prenant alors la tête avec désespoir, il murmurait:

— Oh! non! elle est trop laide. Elle a raison! C'est impossible! Ce serait de la folie!...

Quelques-unes des personnes intéressées à se chauffer au soleil de la fortune d'Antoinette, et qui n'étaient point parvenues encore à voir la jeune fille, vinrent, sous prétexte de consulter le notaire de la famille, lui arracher quelques détails, supposant qu'Antoinette n'avait pu se dispenser de se montrer à M^e S... Celui-ci ne put que répéter l'expression que son désespoir lui avait arrachée :

— Elle est trop laide ! dit-il.

Le jugement fut porté définitivement sur Antoinette, et le vide se fit autour de sa laideur comme il s'était fait autour de sa beauté,

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de même que celle-ci avait été l'objet d'inavouables poursuites moins platoniques que celles de M. de Clodion de la Lampardière, de même sa laideur avait été l'objet de spéculations écœurantes. Pas plus les unes que les autres, elles n'eurent le privilège d'émouvoir ni d'inquiéter Antoinette.

Elle était rentrée résignée dans sa retraite et vivait calme, ignorée, toute à ses regrets, mais évitant de semer la tristesse autour d'elle. De sa fortune elle avait laissé la plus grosse part aux siens ; du reste, elle faisait des œuvres de bienfaisance, se contentant d'être bénie, ne pouvant plus être aimée,

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

LE FACTEUR RURAL

(NOUVELLE.)

Vous l'avez vu souvent parcourir les campagnes d'un pas accéléré, reconnaissable non-seulement à sa blouse et à sa casquette d'uniforme, mais encore à l'activité soutenue de ses mouvements. Car pour lui les instants sont comptés et il n'a pas le droit de se ralentir. Marcheur infatigable, il accomplit sa tâche depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année sans se reposer jamais. Qu'un soleil tropical invite toutes les créatures à l'immobilité, qu'il fasse un froid de Sibérie, qu'il vente, qu'il neige, peu importe ; il faut qu'il aille jusqu'au dernier village de sa tournée porter les lettres, les journaux et les prospectus que le commerce confie par millions à la sollicitude de la poste.

Les grandes routes ne sont pas faites pour lui ; ne faut-il pas qu'il aille à la traverse, au milieu des bois et des marécages, chercher la maisonnette perdue au fond de la solitude, en dehors de toute voie de communication ?

Il fait dix à douze lieues par jour, traçant des méandres, franchissant les ruisseaux, escaladant les rochers, se hasardant dans les ravins, se meurtrissant aux haies et aux broussailles. La flânerie lui est interdite, car l'heure réglementaire du retour est fixée ; les lettres qu'il rapporte doivent partir par le prochain courrier, on les attend au bureau, et la moindre infraction à son programme pourrait avoir de graves conséquences.

Nous ne saurions sans ingratitude méconnaître les services de cet incorruptible messager dont la probité et le zèle sont constamment mis à l'épreuve, qui nous apporte à l'heure fixe nos lettres et nos journaux, les nouvelles dont l'attente nous tient dans l'anxiété, qui contribue à adoucir pour nous l'amertume de l'absence et de l'éloignement. Vous figurez-vous le vide que laisserait dans notre existence l'absence de ces humbles fonctionnaires ?

J'en ai connu un qui depuis vingt ans exerçait ce métier. Ancien militaire, grâce à d'irréprochables états de service appuyés par quelques protections, il avait obtenu l'insigne faveur d'émarger une cinquantaine de francs au bureau de poste du canton.

Le père Martin n'était pas autrement fier de cette brillante

position, mais il comprenait parfaitement sa responsabilité et ses devoirs ; il ne se plaignait jamais.

Tout le monde connaissait dans le pays ce petit homme grisonnant, au teint cuivré, dont les jarrets avaient la souplesse et la solidité de l'acier ; on savait l'apprécier, car scrupuleux observateur de la règle, il ne refusait jamais un service, pourvu qu'il se conciliât avec ses devoirs.

Il n'était pas un coin de sa circonscription qu'il n'eût parcouru, escorté de son chien-loup. Il connaissait à un mètre près la distance qui séparait le plus petit hameau du chef-lieu de canton, était familiarisé avec tous les sentiers, avec tous les détours.

Ce n'est pas lui qui, pour s'épargner une demi-heure de marche, aurait jeté dans un fossé quelque niais prospectus, quelque imprimé portant une adresse douteuse ; s'il rapportait quelque pièce au bureau, c'est que le destinataire était introuvable. Il était esclave de sa consigne, ponctuel comme l'horloge, et d'une discrétion qui avait découragé les plus curieux. Tout le monde le saluait affectueusement lorsqu'il arrivait dans un village, les enfants venaient à lui, et les chiens même l'accueillaient avec de joyeux aboiements. C'était à qui lui offrirait un verre de cidre et un morceau de lard. Mais il acceptait rarement, le temps pressait et il n'aimait pas à contracter d'obligations gênantes.

Aussi ses notes étaient excellentes et ses chefs regrettaient que la parcimonie de l'administration ne permit de reconnaître ses loyaux services que par des gratifications dérisoires.

Par une journée du milieu d'octobre, il était parti pour faire sa tournée habituelle. Le temps était affreux, la pluie n'avait cessé de tomber depuis plus d'une semaine, les chemins étaient devenus des fondrières, les ruisseaux s'étaient transformés en torrents ; ce qui restait de feuillage aux arbres était tellement imprégné d'eau, qu'il ne pouvait offrir un abri protecteur. Le facteur, trempé jusqu'aux os, marchait avec l'impassibilité d'un vieux soldat qui ne discute pas avec sa consigne.

Il avait distribué une partie de ses dépêches, mais sa tournée était loin d'être terminée, lorsqu'il passa devant une auberge, ou plutôt un misérable cabaret qui s'élevait à l'entrée d'un bois ; il avait pour principale clientèle les sabotiers qui y trouvaient quelques articles d'épicerie et des boissons alcooliques.

— Holà ! monsieur le facteur, arrêtez-vous donc un instant ici ; en me donnant des renseignements dont j'ai besoin, vous laisserez passer l'orage.

Cette invitation lui était adressée par un homme qui, la pipe à la bouche, se tenait sur le seuil du cabaret.

La pluie faisait rage en ce moment ; un vent violent la fouettait au visage du père Martin qu'il empêchait de marcher, et inclinait vers la terre les plus gros arbres.

Le facteur était un peu en avance et les exigences du service ne vont pas jusqu'à interdire d'accepter un abri momentané, quand il s'offre dans de pareilles circonstances.

Il pénétra donc dans la maison et alla s'installer auprès du feu qui pétillait dans la cheminée. Celui qui l'avait invité à entrer, y jeta quelques branches sèches qui ne tardèrent pas à flamber ; une épaisse vapeur se dégagea des vêtements trempés de Martin.

L'autre l'interrogea sur les heures de départ des courriers, lui adressa une foule de questions sur lui-même, sur son service, sur tout ce qui le concernait.

— Vous me connaissez donc ? dit le facteur.

— Parbleu ! Tout le monde vous aime et vous estime ici ; on sait ce que vaut le père Martin. J'espère que vous ne refuserez pas de trinquer avec moi. Holà ! madame Rosier, deux verres, de l'eau-de-vie, et de la meilleure.

Une grosse femme vint les servir et retourna à ses occupations.

— Quel chien de métier vous faites-là, père Martin ! En avez-vous encore pour longtemps avant de terminer votre tournée ? Vous avez sans doute encore à aller à la Lande grise, au Plessis ? Je sais quelqu'un qui vous y attend avec impatience. Je suis obligé de passer par là ; si vous voulez, je me chargerai de vos dépêches.

— Merci, je les remettrai moi-même.

— On vous reconnaît bien là ; après tout, vous avez raison, c'est votre consigne.

Tout en causant avec une loquacité que n'encourageait pas le facteur, il prit le sac que celui-ci avait déposé à côté de lui, parut l'examiner pour se rendre compte du poids, et le retourna dans différents sens.

— Laissez mon sac, je vous prie, dit sèchement Martin, vous avez brouillé toutes mes dépêches, je ne saurai plus m'y reconnaître.

L'autre s'excusa humblement de sa maladresse.

— Le mal est réparable, reprit-il, mettez-vous à cette table et vous n'aurez pas de peine à classer les pièces suivant la route que vous devez parcourir.

Le facteur vida son sac devant lui et se mit à classer ses dépêches. Son interlocuteur affecta de se tenir discrètement à distance, mais il trouva moyen de jeter un regard furtif par-dessus son épaule.

Pendant que Martin était occupé de ce travail, il entendit derrière lui des grognements furieux.

— Père Martin, aidez-moi donc à empêcher votre chien d'étrangler le mien, lui dit sa nouvelle connaissance.

Le facteur se leva et alla prendre par la peau du cou son chien, dont la fureur contrastait avec sa douceur habituelle.

Ce détail lui parut bizarre ; il sentait la défiance le gagner à l'égard de cet étranger si communicatif. Il allait replacer ses papiers dans le sac, lorsque ce dernier, comme pour voir où en était le temps, alla ouvrir la porte.

Au même instant la rafale s'engouffra impétueusement dans la chambre qu'elle remplissait d'une épaisse fumée et, soulevant les dépêches étalées sur la table, les dispersa.

Louis COLLAS.

(La suite au prochain numéro).

DERNIER AVIS AU SUJET DE LA PRIME

Parmi nos lectrices, il y en a certainement quelques-unes qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas encore profité de la Prime si jolie et si utile que M. DE PLUMENT a bien voulu offrir aux abonnées de ce journal. A celles-là nous croyons devoir donner le conseil amical de se hâter, leur rappelant qu'elles n'ont plus que quelques jours pour profiter des conditions si avantageuses qui leur sont accordées.

Toute demande parvenue à M. de Plument avant le 1^{er} Mars recevra bon accueil et aura droit à cette Prime exceptionnelle, même si la lettre arrivait le dernier jour du mois de Février. Mais à partir du 1^{er} Mars, le CORSET Sultane reprendra son prix véritable, soit 30 fr. sans l'adjonction de la Ceinture « Jeanne-d'Arc », et 35 fr. avec celle-ci. La TOURNURE Violette, si légère et si gracieuse, rentrera également dans son prix normal.

Donc, et pour qu'il n'y ait aucun malentendu, toutes nos abonnées ont le droit de demander à la maison de Plument (rue Vivienne, 33), jusqu'au dernier jour du mois de Février inclusivement, la Prime ainsi annoncée :

1^o Le CORSET Sultane embelli, modifié et augmenté de la Ceinture « Jeanne-d'Arc » (large bande de 10 cent. posée sur les bords inférieurs du corset et comprimant le corps sans gêne) ;

2^o La TOURNURE Violette, modèle mignon qui donne une désinvolture charmante aux jupons.

Moyennant 30 fr. seulement (presque moitié prix de la valeur réelle) adressés en un mandat sur la poste à M. de Plument, la Prime sera adressée franco pour toute la France. Les abonnées des colonies et de l'étranger jouiront des mêmes avantages, à cette clause près

que le port sera à leur charge. Il n'est perçu que 2 fr. en plus pour la Belgique.

REVUE DES MAGASINS

Les toilettes de Mlle Marie BATAILLON sortent absolument de la note ordinaire suivie par le commun des mortelles, et personne ne pourra leur reprocher la vulgarité. Nous n'en voulons pour preuve que les costumes suivants, que nous détachons d'un trousseau de mariée. — Nous avons eu tout le loisir de l'admirer, rue Thérèse, 5, et nous pourrions, à ce sujet, donner de longs détails, mais notre droit ne s'étend pas aussi loin.

Citons d'abord la toilette virginale de la jeune épousée : — Robe princesse en sicilienne, taillée derrière avec sept coutures, lisérées dans toute leur longueur de satin blanc. Chacune des largeurs, à l'exception de celle du milieu qui forme traîne, sont indépendantes du bas, c'est-à-dire détachées l'une de l'autre, et assez longues pour être relevées sur le dessus. Les extrémités de chaque largeur sont plissées et fixées sur le dessus, de distance en distance et inégalement, par un macaron de passementerie, trois glands de soie et des fleurs d'oranger. Ajoutons qu'un faux jupon en faille compète l'aspect général du bas du jupon. Poche de faille garnie de glands et de fleurs d'oranger. Encadrement carré sur le corsage, formé par une belle malines et une guirlande de boutons d'oranger.

Pour la sœur de la mariée (une jeune femme) : — Robe de faille couleur raisin (violet rouge), de forme princesse, avec pli Watteau à partir de la taille derrière et dissimulé dessous. Un volant de malines, posé sur un plissé de faille, entoure le haut du corsage derrière, encadre les devants de la robe et termine tout le bas en deux rangs superposés. Même garniture au bas des manches Louis XV. Petit mantelet à capulet tout-à-fait assorti, ainsi qu'une capote coulissée, garnie de barbes en malines, avec guirlande de roses des haies. — Toilette absolument jolie et inédite.

SPÉCIALITÉS

Le Lait antéphélique de CANDÈS est, sans contredit, une véritable eau de beauté ; les femmes qui connaissent la manière de s'en servir, et le font journellement, obtiennent une fraîcheur de teint admirable.

Le Lait antéphélique de Candès s'emploie à doses inégales, selon les nécessités de chaque carnation : pour celles-ci, il faut un quart d'eau ; pour celles-là, moitié, ou trois quarts, ou quelquefois davantage. Plus la peau est belle, plus on ajoute d'eau pure, parce que dans ce cas il faut seulement entretenir une beauté naturelle. Lorsqu'on a des rougeurs, des taches, une déféctuosité quelconque, le Lait antéphélique doit être moins coupé : cela se comprend ; les taches de rousseur nécessitent une action plus directe encore, et le produit doit être mélangé de peu d'eau pure.

Le Lait antéphélique est tout à la fois une lotion agréable, fortifiante, et un remède énergique. Les femmes qui sortent beaucoup le soir, vont au bal, au théâtre fréquemment, apprécient fort les qualités réparatrices de cet excellent produit. L'éclat des lumières ternit les teints délicats et bientôt la fatigue laisse des traces indélébiles sur le plus joli visage. Avec le Lait antéphélique de Candès, on a bientôt réparé le dommage et rendu à la peau sa beauté première.

Mais il importe de ne pas attendre trop longtemps : plus le mal est enraciné, plus il est difficile à vaincre. C'est chose si vite faite que d'écrire à M. CANDÈS (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins ; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants